

partient pas plus à Galliéni qu'à Joffre ; elle est à tous et, pendant la retraite qui précéda le demi-tour de septembre, c'était parmi nous, comme une sorte d'exaspération de ne pas voir cette idée logique se muer aussitôt en réalité... Qui a vécu ces moments s'explique comment naissent, avec tant d'aisance dans les armées battues, les rumeurs que le chef trahit ! »

Il faut savourer dans cette phrase le début : « Au moment où l'on eut la révélation du plan allemand », « on » représente le « moindre gradé », « on » ne peut représenter le Commandement. Le Commandement sait, ou doit savoir, ou avoir prévu.

Il faut relire, en effet, l'ouvrage du général Lanrezac *Le Plan de campagne français et le premier mois de campagne*, pages 22 et 23 notamment, où il est démontré avec clarté :

1° Que les Allemands disposeront de 70 à 72 divisions et nous de 62 à 64. Donc l'offensive brutale est à priori (même tactiquement bien menée) insensée, contraire à tous les dogmes napoléoniens, car l'on ne se lance pas à l'attaque sans manœuvres savantes lorsqu'on est le plus faible.

2° Que l'hypothèse de l'invasion par la Belgique et le Luxembourg était connue du Conseil Supérieur de la Guerre avant 1914 (page 25 du même ouvrage du général Lanrezac).

Donc, ce que « on », ce que le « moindre gradé » concevait nécessaire ne frappait pas l'intelligence de la pléiade de « grands hommes » que M. de Pierrefeu appelle Joffre et Cie, et qui avaient eu tout le loisir de préparer, en temps de paix, leur affaire. Ils en avaient au moins, je le répète, le devoir.

En résumé, ce cliché de publicité : « Le vainqueur de la Marne » peut se traduire dans un autre langage que celui des communiqués ; il signifie que « Joffre et Cie » ayant un nombre de divisions sensiblement égal à celles de l'ennemi (en comptant les Anglais et les Belges) engagées offensivement, par leur faute, en infériorité de nombre et d'armement, après avoir nettement compromis les destinées qui leur étaient confiées, ne se sont tout de même pas laissés écraser et ont bien voulu se laisser sauver en cédant enfin à Lanrezac, en laissant faire l'initiative impérieuse de Galliéni, l'habileté manœuvrière de Sarrail, le dévouement absolu de tant d'autres et l'ardeur exaspérée d'une armée qui, se sentant à égalité de forces, ne voulait pas du désastre où les siens auraient péri.

Les Allemands avaient bien escompté la médiocrité de notre commandement (1). Ils espéraient y trouver un élément de supériorité et justifier ainsi leur offensive.

Ils avaient compté sans la force morale d'un pays qui se sent pris à la gorge, et dont l'effort désespéré est redoutable, force les décisions du commandement le plus indigne, ne tient nul compte des affolements d'un gouvernement en fuite.

MARCEL-EUGENE.

(1) « Il (le commandement allemand) put trouver une certaine compensation (à un manque de supériorité numérique) par la supériorité de notre commandement (du commandement allemand) ainsi que dans la meilleure instruction et le meilleur dressage de notre armée ». Ludendorff : *Conduite de la Guerre et Politique*.



(Dessin d'André Lhote.)